



RACONTER... QUEL RÉPERTOIRE ? ou « *Il était une fois...* »

« Cinq aveugles voulaient savoir à quoi ressemble un éléphant.

Le cornac leur permit de toucher l'animal pour s'en faire une idée.

« L'éléphant ressemble à un gros serpent » dit l'aveugle qui avait touché la trompe.

« Non, il est semblable à un chasse-mouche » protesta celui qui tâta l'oreille.

« Allons donc, c'est un pilier ! » déclara celui qui tâta la jambe. Celui qui tenait la queue affirma : « Pas du tout, c'est une corde ! » Et celui qui palpait une défense se mit à rire : « Êtes-vous sots ! Un éléphant, cela ressemble à un os ! »...¹

Par ce petit récit, Luda Schnitzer énonce un salutaire rappel de prudence : il n'y a guère, au sujet du conte, que des points de vue partiels. En voici un, délibérément limité : le dossier proposé dans ce numéro présente une seule approche, choisie parce qu'elle semble se situer à la fois en décalage avec les analyses les plus couramment répandues (approche psychologique, structurale, pédagogique) et au centre des préoccupations de ceux qui s'efforcent, au quotidien, au contact de leur public d'enfants, de faire vivre le conte : c'est la question du répertoire. Que choisit-on de raconter, choisit-on d'ailleurs vraiment ? Pourquoi ? Est-ce innocent ? Voilà ce que chaque conteur, professionnel ou non, occasionnel ou régulier se demande inévitablement, confronté aux exigences et aux besoins de son public, à la multitude des récits offerts à son choix, aux désirs, aux goûts et aux émotions qui lui sont propres. Engagés à des titres divers et depuis longtemps dans la pratique du conte, les auteurs des textes rassemblés dans ce dossier nous proposent leurs témoignages dont peut surprendre le côté parfois très personnel. Car, malgré la diversité des expériences, une constante apparaît : l'interrogation sur le répertoire renvoie à une interrogation sur soi-même, et, au-delà, sur ce qu'on cherche à transmettre.

D'où la difficulté – voire le refus – d'un discours généralisable qui baliserait des pistes claires, énoncerait des recommandations, livrerait des recettes.

L'aventure du contage apparaît dans toute son exigence. Moins que jamais, vu sous cet angle, le conte n'est anodin.

Le propos n'est pas de décourager ceux qui, au jour le jour, dans leur classe ou leur bibliothèque, choisissent de raconter : plutôt de les aider à mener

un questionnement personnel pour mieux reconnaître
– au-delà des usages réducteurs – la force de vie du conte.



1. « L'Éléphant et les aveugles », *Contes populaires de l'Inde*, traduction en russe, Moskva, 1956. Cité par Luda Schnitzer dans *Ce que disent les contes*, Éditions du Sorbier, 1985, page 7.